MARTIN ARNOULD

PRÉFACE DE CAMILLE DE TOLEDO

AU PIED DU BARRAGE

LA LUTTE OUBLIÉE POUR LA LOIRE SAUVAGE

ACTES SUD | DOMAINE DU POSSIBLE

DOMAINE DU POSSIBLE

Face à l'intensification des crises, "Domaine du possible" propose un espace d'expression pour des idées, des pratiques, des expérimentations afin de s'opposer aux destructions, repenser nos organisations sociales et nos relations avec les milieux vivants. Cette collection réunit des enquêtes situées, des témoignages et des manuels qui ravivent notre puissance d'agir et ouvrent nos imaginaires.

AU PIED DU BARRAGE

DU MÊME AUTEUR

Le Petit Livre noir des grands projets inutiles (collectif Camille, avec la participation de Martin Arnould), Le Passager clandestin, 2013.

Collection créée par Cyril Dion en 2011 et dirigée par Anne de Malleray.

© Actes Sud, 2025
ISBN 978-2-330-20293-4
www.actes-sud.fr

Illustration de couverture : © Jean-Alfredo Albert, 2025

MARTIN ARNOULD

AU PIED DU BARRAGE

LA LUTTE OUBLIÉE POUR LA LOIRE SAUVAGE

DOMAINE DU POSSIBLE
ACTES SUD

On atteignit le fleuve aux belles eaux courantes. Les lavoirs étaient là, pleins en toute saison. Une eau claire sortait à flots sous les roches, de quoi pouvoir blanchir le linge le plus noir.

Homère,
l'*Odyssée*, VI, 71-104

Une rivière vivante est une rivière dont l'eau coule.

Carlos Garcia de Leaniz,
université de Swansea au Royaume-Uni

PRÉFACE

Que veut la rivière ? Quelle est son intention, son langage, son désir, son espoir ? Et qui saurait en être la voix, la gardienne, le visage ? Si vous vous êtes un jour posé ces questions ou si, face à tout ce qui désespère, épuise les forces de vie, aggrave et accélère les crises de la Terre, vous cherchez un chemin pour résister, lisez ce livre de Martin Arnould, *Au pied du barrage. La lutte oubliée pour la Loire sauvage.* Lisez-le si vous vous êtes un jour baigné dans une eau vive ; lisez-le si vous avez été tenté, une seule fois, de contrôler les éléments : les vagues, les nuages, les vents, les pluies ; lisez-le si vous avez souffert d'une crue, si votre maison a été emportée ; si vous avez un jour nourri l'espoir de dompter un cours d'eau ; lisez-le si vous rêvez de gouverner un pays, si vous vous préparez secrètement à être ministre ou, que sais-je, responsable de politique publique ; si vous avez un lien, proche ou lointain, avec des agences de l'eau ; si vous êtes un travailleur de la terre, si vous avez dans vos familles des liens avec la paysannerie, avec l'agriculture ; lisez ce livre si vous vous souvenez de Sainte-Soline, des violences au barrage de Sivens…

Nous le savons de mille manières : les mobilisations du passé sont les droits d'aujourd'hui et de demain. J'ai dû souvent le rappeler dans les luttes actuelles pour que soient

reconnus les droits des rivières – et plus généralement les droits de toutes les formes terrestres avec lesquelles nous sommes enlacés, et dont nous dépendons pour vivre.

L'état actuel de nos lois est bien souvent le fruit de conceptions dépassées par le présent, par les conditions contemporaines. Et donc, j'ai pu le dire ainsi : pas de lutte sans une mémoire des luttes ; sans une pollinisation des batailles, des causes, par-delà les frontières. Mais je n'aurais pas pu le dire aussi bien que l'histoire portée par ce livre : celle d'une Loire sauvage, celle d'une cosmopolitique nouvelle, qui a vu le jour au fil des années 1970 et 1980 : une cosmopolitique des lieux, des attachements.

Je ne veux pas trop annoncer les motifs qui traversent *Au pied du barrage*, ce serait spoiler le fil rouge d'un livre qui se lit comme un roman du monde, de la vie, des communautés humaines se battant pour leurs lieux, pour défendre "le visage de la Terre". Je me dis, en en terminant la lecture, qu'il en faudrait plus, partout, de ces livres nous contant ces histoires mineures, venues des périphéries du monde, que les urbains agités peinent à entendre. Des collections entières, des rangées nombreuses dans nos librairies, des documentaires à la télévision, à la radio.

La bataille culturelle en cours, violemment politique, semble jouer en faveur d'un retour des "aménageurs". Le futur président des États-Unis, à l'heure où j'écris ces lignes, lance *"Drill, baby, drill!"* du haut de sa tribune, ouvrant une nouvelle ère de la démence fossile. De partout, face aux dérèglements du climat, on voit poindre à nouveau une foi dans la technique : géo- et bio-ingénieurs se lancent pour, ici, faire tomber la pluie, et là, capter artificiellement le carbone ou dessaler l'eau de mer. Plus les désastres se multiplient, plus

semble triompher cette option, une nouvelle fois, celle qui passe par un plus grand contrôle du monde. On croyait ce parti de l'hubris humaine vaincu face aux diverses manifestations de la nature, ses tempêtes, ses ouragans, ses feux incontrôlables… Mais non, apparemment, c'était sans compter la foi inarrêtable des modernes qui croient encore et toujours à la supériorité du génie humain sur l'intelligence terrestre.

Ce livre de Martin Arnould, je vous invite à vous le passer, le faire circuler, le voler si nécessaire, l'emprunter dans nos bibliothèques publiques – un service public de la culture aujourd'hui menacé. Oui, transmettez-le, sans relâche, appuyez-vous sur ce qu'il raconte pour rappeler de partout ce qu'il porte comme mémoire : le moment où un fragile collectif d'irréductibles dans une vallée oubliée a changé la doctrine de l'État ; un épisode heureux de notre histoire où des élus, enfin, se sont mis à écouter les habitants ; où le parti d'une liberté pour la rivière l'a emporté, en faisant bifurquer les doctrines du progrès, de la technique.

Partagez ce livre ! Voyez, en le lisant, comment nos politiques ont intelligemment renoncé à l'équipement, aux solutions techniques, aux grandes infrastructures. Vivez cette bascule – la fin des grands barrages –, intériorisez-la pour vos choix à venir. Pensez-y lorsque vous entendrez, sur les antennes, dans les médias, des voix de responsables – des irresponsables – criminaliser les soulèvements terrestres. Revenez-y lorsque nos ministres nous rappelleront au monopole de l'usage de la violence contre des militants sans défense, fragiles. Gardez-le à votre chevet pour les heures difficiles, quand vous croirez la bataille perdue.

On parle des "acquis sociaux". Et désormais, nous avons un principe pour les causes écologiques, "le principe de

non-régression". Il dit à peu près la même chose. Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Nos lois, nos décrets, nos politiques publiques ne peuvent qu'aller vers l'avant, dans le sens d'une plus intense protection de la vie ; de ce que le droit nomme, faute de nouvelles formulations, "l'environnement".

Ce livre, à sa façon, par le récit, l'histoire de la bataille pour la Loire sauvage, conforte ce principe. Ne revenons pas en arrière, ni pour les rivières, ni pour les autres milieux attaqués, entravés, menacés…

On ne dompte pas l'eau ; les rivières que nous absentons, silencions reviennent toujours à la faveur d'une crue, elles ont un corps fantôme qui hante la réalité de nos habitations humaines ; et, comme récemment à Valence, en Espagne, les forces terrestres organisent inlassablement le retour de ces refoulés. Ce qui vaut pour les rivières vaut aussi pour le reste des formes de vie ; les dérèglements fonctionnent – je le vois ainsi – comme l'inconscient : un retour à la lumière, sous une forme violente, chaotique, des natures que nous avons refoulées, entravées, bétonnées.

Lisez ce livre, écoutez ce qu'il nous dit. Et voyons-le, si vous voulez bien, comme un jalon, pour rendre de partout des "libertés" à la vie.

Camille de Toledo
Novembre 2024

INTRODUCTION

Je descends les coteaux
jusqu'aux derniers pins sylvestres
agrippés au rocher. Assis les pieds
dans le vide, j'imagine l'eau qui aurait
pu monter jusqu'à mes chaussettes. Décidément,
je préfère les eaux vives aux eaux mortes des lacs de barrages.

Les rivières tout autour de nous sont profondément altérées, artificialisées, et nous ne le savons pas. Nous ne le voyons plus. Elles coulent sous nos parkings dans les villes. Elles sont cachées dans des tuyaux, enfermées derrière des digues qui les maintiennent à l'écart. Elles ont été noyées dans les barrages. On leur a enlevé une part de leur lit en extrayant par millions de tonnes leur sable blond et leurs graviers ronds pour construire nos maisons et nos autoroutes. Car les rivières ne sont pas que de l'eau. Avec elles dévalent les sédiments que leur donnent les montagnes. Dans nos campagnes, nous les avons souvent recalibrées, rectifiées, alignées. Elles gênaient les nouvelles formes d'agriculture.

Nos rivières, d'une certaine façon, ne sont plus des rivières. Nos fleuves ne sont plus des fleuves.

Nous vivons dans des sociétés industrielles qui ont effacé les liens quotidiens que nous entretenions avec eux. Leur eau est devenue une ressource parmi d'autres, un bien strictement matériel. Un flux, au service de nos productions infinies. Nos fleuves sont des objets et des espaces abstraits. Des volumes qui passent dans des turbines parfaites, voyagent dans des tuyaux d'acier par-dessus les montagnes, suivent les tracés d'une logique exclusivement humaine, sur de nouvelles cartes géographiques élaborées par des États, des nations obsédés par les logiques de puissance et perdus dans la démesure.

Nous héritons pourtant d'une longue histoire de cohabitation avec les fleuves. Nous avons toujours vécu au bord des cours d'eau. Cette coupure est récente. Nos civilisations ont partagé pendant des millénaires leur sort avec ce que la science écologique appelle depuis le XX^e^ siècle des

“hydrosystèmes”. Soit des systèmes vivants d’une complexité inouïe, tissés par les relations entre les montagnes et les océans, les champs et les vallées, les poissons et les ours, les bactéries et les nuages, les zones humides et les forêts alluviales, les îles et les méandres, les saumons et les grenouilles rousses, les butors étoilés et les paysans, les champs et les bêtes de somme, les villes et les fontaines, les moulins et les ouvriers, les marais et les libellules. Les fleuves sont riches de relations d’une variété infinie, insoupçonnée. Nous vivons tous sur des bassins-versants, ces grands territoires de collectes d’eau du ciel, d’écoulements lents, rapides, doux ou furieux, ces ensembles géographiques qui recueillent l’eau, l’hébergent et la font cheminer des sommets des montagnes jusqu’à la mer.

J’ai eu la chance de passer mon enfance au bord de la Loire. Pas celle des châteaux Renaissance. Celle, moins célèbre, plus rude, de sa source, de ses sources, des hauteurs de Haute-Loire, d’Ardèche, de Lozère d’où jaillit l’Allier, son grand affluent. Ce territoire est fendu, entaillé sur de grandes longueurs libres, sur des coudées de puissant granite ou de basalte sombre par deux vallées encore intactes, indemnes de toute intrusion conséquente. J’y ai appris et nourri un amour profond pour les fleuves vivants, qui m’a conduit à passer une grande partie de ma vie professionnelle à travailler sur la protection et la renaturation des fleuves, une tâche aussi importante que celle de la restauration des sols, des forêts, des océans, du monde vivant en voie de dégradation accélérée qui nous entoure, sans lequel nous ne pouvons vivre. Dans les années 1980, les gorges de mon enfance ont été menacées. Des femmes, des hommes, des citoyens, scientifiques, activistes, quelques élus, se sont mobilisés pour sauver 20 kilomètres de gorges

sauvages et, plus largement, un fleuve entier mis en péril par un nouveau programme de grands barrages. Nous avons, tous ensemble, réussi. Une lutte oubliée, au pied du futur grand barrage de Serre-de-la-Fare, dont la construction était présentée comme inéluctable. Indispensable. C'est de cela que ce récit souhaite témoigner.

Cette histoire locale s'inscrit dans la continuité d'une épopée de la modernité, mue par un élan à la fois technique, économique, politique, social qui a conduit à l'artificialisation massive de tous les grands fleuves du monde. Environ 45 000 grands barrages* les équipent, dont 40 000 édifiés à partir de 1950.

Les réservoirs, parfois immenses, sont accompagnés de travaux hydrauliques, canalisations, transferts d'eau d'un bassin à un autre, endiguements, détournements divers. Des murailles impressionnantes fragmentent les fleuves et leur eau vive en petits morceaux d'eau dormante. Des centaines ont une hauteur supérieure à 150 mètres, des milliers plusieurs dizaines de mètres au minimum. Auxquels il faut rajouter des millions de petits ouvrages qui barrent, qui strient, ralentissent, perturbent les écoulements. L'ensemble des grands barrages a noyé 400 000 km^2, déplaçant plus de 60 millions de personnes arrachées à leurs terres**, leurs vies, leurs cultures. Ils retiennent dans leurs lacs 10 millions de milliards de mètres cubes d'eau, plus que celle qui circule dans les fleuves du monde. Certains de ces fleuves,

* Lire notamment le rapport de la CMB, Commission mondiale sur les barrages, *Dams and Development. A New Framework for Decision-Making*, Unep – FAO – UICN, 2000.

** Patrick McCully, *Silenced Rivers: The Ecology and Politics of Large Dams*, Zed Books, 1996.

comme le Colorado aux États-Unis, le fleuve Jaune en Chine, n'atteignent même plus la mer, ne la nourrissent plus, vidés pour les besoins ogresques d'une agriculture industrialisée. Une partie de leurs espaces alluviaux est occupée par des villes. Leurs populations de poissons migrateurs et les humains qui les pêchaient ne sont souvent plus qu'un souvenir. Leur souveraine beauté s'est en partie évanouie.

Tout est allé très vite. L'aménagement des fleuves a connu une accélération fulgurante au XX^e^ siècle, dans une histoire qui, vue d'aujourd'hui, est l'illustration d'une conception du progrès réduit à sa seule dimension technique et économique. Elle nous a conduits, sans que nous nous en apercevions et parce que les savoirs n'ont pas été assez partagés, à vivre au bord de fleuves vides. En dehors de quelques pêcheurs nostalgiques, d'universitaires inquiets, d'écologistes alarmés, de poètes abattus, de rares habitants et peuples premiers qui sont des gardiens de cette mémoire précieuse et des traditions qui y sont liées, nous avons perdu jusqu'au souvenir de ce qu'était une eau vive, poissonneuse, féconde. Libre. Et, alors qu'un vingtième projet de grand barrage abracadabrantesque a refait surface en 2023* sur le dernier tronçon sauvage du Rhône, un des fleuves les plus artificialisés au monde, un bref détour dans la longue histoire permet d'éclairer la pensée structurelle qui agite fébrilement depuis cent cinquante ans nos sociétés industrielles, fières d'une modernité technique qui a refoulé le vivant et réussi à nous faire croire que nous pouvions ignorer les dépendances

* Le projet Rhônergia, porté par la Compagnie nationale du Rhône, dont l'État est actionnaire majoritaire, a finalement été abandonné par l'État le 30 août 2024, à la suite d'une vigoureuse opposition des élus, du monde scientifique, des ONG et, plus discrètement, de diverses institutions.

écologiques qui nous lient à des écosystèmes en train de disparaître à bas bruit. Les fleuves comme les forêts, les prairies, les océans sont devenus de plus en plus silencieux. Nous sommes nombreux et nombreuses, fort heureusement, à ne plus l'accepter.

Toutes et tous, nous avons grandi près d'un fleuve, près d'une rivière, près d'un ruisseau. Mais nous n'avons qu'une conscience diffuse de ce qui a disparu en seulement quelques générations. Les fleuves et rivières portent toujours leur nom, mais plus grand-chose de la vie qui les animait. Ils ne nous parlent plus. Car les eaux vives parlent, chantent, plutôt. Une langue organique, une grammaire, une syntaxe aussi simple que labyrinthique, pour qui aime les écouter et les lire. Leurs mots sont les bêtes, les plantes, les lumières, le ciel, les courants, les îles, les galets, le sable, les formes fluviales bigarrées, les bras morts, les crues, les étiages, les limons… Vivants, ils sont volubiles. Suraménagés, ils deviennent taiseux, boudeurs et boueux.

Prenons l'exemple du Rhin, redessiné à la règle, pour comprendre ce dont nous héritons. Sa mise au pas date de la première moitié du XIX^e^ siècle, au lendemain des guerres napoléoniennes. L'époque est à la délimitation de frontières nouvelles et millimétrées entre les États-nations et au développement des échanges. La révolution industrielle, avec ses promesses innombrables, est en marche. Les berges mouvantes des fleuves, leur "lit fluvial non fixé", comme disent les scientifiques*, ne s'y prêtent pas. Le tracé du *"Vater Rhein"*, fait d'eau mouvante, d'érosion, de transport de centaines de milliers de tonnes de matériaux, d'apparition et de

* WWF, *Les Lignes de vie. Les grands fleuves de la terre*, Pro Futura, 1996.